

neuf heures, et déjeuner passable à l'Hôtel des voyageurs, chez Mayet. A dix heures, après avoir recruté un guide et revêtu l'équipement du piéton, nous gravissons les premières pentes du *Petit-St-Bernard*, St-Germain, Scez, villages alpestres très-pittoresques. Chaleur torride. Nous aspirons, haletants, l'air embrasé que repécurent les gigantesques parois des montagnes ; le vaste banc de gypse de la *Roche-Blanche*, qui forme une de ces parois, réfléchit surtout avec une impitoyable intensité les rayons de ce soleil caniculaire. Le sentier qui serpente sur le flanc de la montagne est bon et commode. D'ici à deux ou trois ans une route carrossable le remplacera, ouverte par les soins du gouvernement français. (1).

Quand nous y passâmes, des légions d'ouvriers y travaillaient, et le col deviendra par suite un des plus fréquentés des Alpes. Le torrent *Le Reclus* fait entendre ses assourdissantes clameurs. A deux heures, après avoir contrepasé la borne qui trace la nouvelle frontière entre la France et le royaume d'Italie, nous atteignons le sommet du col et nous nous reposons à l'hospice où les voyageurs trouvent l'hospitalité comme au Grand-St-Bernard, au Mont-Cenis ou au Simplon.

Cette heure de répit nous permet de reporter notre pensée sur les grands souvenirs qui planent sur ces hautes régions. C'est là, c'est par elles que le grand Annibal aurait passé pour fondre sur l'Italie ! Loin de nous la pensée de faire un cours d'archéologie à ce sujet ; il y aurait là cependant la matière de dix bonnes pages ; mais, quelque attrayante que soit cette perspective, nous en faisons généreusement le sacrifice au lecteur. Il eut été néanmoins bien tentant de discuter lequel, du Mont-Genèvre ou du Petit-Saint-

(1) Elle l'est sans doute actuellement (1864).